Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 13 (1925)

Heft: 208

Artikel: Choses de la montagne : un office social en mains d'une femme

Autor: Vuilliomenet, Jeanne

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-258540

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

39, Bd. G. Favon. Ces photographies seront exposées dans un petit stand spécial sur la galerie du premier étage, et — chose amusante pour des suffragistes, ce sera sur les indications d'un scrutin public que seront décernés trois prix aux plus beaux bébés (1er prix: poses photographiques et épreuves gratuites chez Mme Junod, photographe, 2e et 3e prix: vêtements d'enfants), tout spectateur, toute spectatrice étant admis moyennant une légère finance à exprimer son vote.

Et maintenant, lecteurs, et maintenant lectrices... au revoir, au Bâtiment électoral, dès le 24 avril. Et merci d'avance de votre visite. Au revoir... E. T. F.

Choses de la montagne

II. Un Office social en mains d'une femme.

Il s'agit de l'Office de la Chaux-de-Fonds, créé il y a six ans par M. Moll, pasteur, pour remédier au chômage terrible qui désolait alors notre cité montagnarde. Fondé sous les auspices d'un parti politique, l'Union helvétique, mué aujourd'hui en parti progressiste neuchâtelois, le nouveau-né fut d'abord considéré comme l'œuvre bourgeoise d'un parti bourgeois et quelque peu vilipendé par des socialistes. Mais tout s'arrange en ce monde avec un peu de bonne volonté de part et d'autre: l'Office a su rendre évident qu'il poursuivait un effort utile à tous et il touche une subvention de notre commune à majorité socialiste.

Depuis cinq ans environ, la direction de l'O. S. est entre les mains d'une femme, Mme Leuba-Grezet, qui s'acquitte de ses délicates fonctions avec un tact et un dévouement quasi maternels auxquels chacun rend spontanément hommage. Elle a derrière elle un comité neutre, politiquement et confessionnellement parlant, composé d'hommes et de femmes, de patrons et d'ouvriers.

Les services de l'O. S., absolument gratuits, comprennent: 1. *Le service des renseignements,* qui fixe les gens que cela intéresse sur les conditions d'apprentissage en Suisse et à l'étranger et sur les différentes œuvres d'entr'aide, de prévention, de relèvement, etc.; il renseigne discrètement sur la valeur d'un commerce à reprendre, sur la valeur morale et financière d'employeurs ou d'employés; il signale aux autorités, à la police éventuellement, les cas suspects de personnes se livrant à l'immoralité, ou refusant le travail offert, ou vivant d'expédients; il sert d'agent de liaison entre les diverses œuvres de la ville, etc. — 2. *Le service juridique* a d'obligeants avocats dans la manche pour toutes sortes de renseignements et démarches, et donne des consultations sur des questions de divorce, séparation de biens, recherche en paternité, successions, inventaires, poursuite pour dettes, recouvrement de créances, etc., etc. — 3. *L'orientation professionnelle* s'occupe d'apprentissage et de rééducation professionnelle, et travaille à un projet d'enseignement ménager post-scolaire. — 4. *Le service de prêts* avance sans intérêts des sommes allant jusqu'à 250 fr. à des personnes momentanément gênées. — 5. *Le Parrainage* groupe des amis de l'O. S. qui entourent de leur sollicitude et de leur aide matérielle et morale des familles déshéritées. Cette aide consiste, par exemple, à payer un apprentissage à un jeune garçon, ou un trousseau à une jeune fille, ou un plat de viande par semaine à une famille nombreuse qui n'en savait plus le goût depuis longtemps, etc. Les parrains qui n'ont pas d'argent à dépenser donnent leur temps, font des démarches pour des gens empêtrés, donnent des leçons de français, de comptabilité, de sténographie à des jeunes gens et jeunes filles que l'Office aiguille vers une bonne place. — 6. *Le service confidentiel* donne sur demande des consultations en dehors des heures de réception. — 7. *Le service du travail à domicile* trouve du travail à des personnes âgées, maladives, ou victimes de circonstances malheureuses, et qui ne peuvent quitter leur logis. Ce service s'occupe aussi de trouver une bonne clientèle à de jeunes lingères ou couturières qui débutent. — 8. *Le service de placement,* qui a eu une activité fiévreuse lors des périodes de chômage et qui plaçait alors le personnel qualifié, s'occupe à peu près uniquement aujourd'hui de ce que l'O. S. appelle des placements philanthropiques. Il s'agit ici de gens handicapés par la maladie, la vieillesse ou les infirmités, ou aussi de mères non mariées, de jeunes gens ou jeunes filles qu'une lourde hérédité, ou un passé condamnable, empêchent de trouver un travail stable. Eh bien! ces pauvres travailleurs de rebut, l'Office finit par les caser... il y a de bien braves gens dans le monde!

Et quels empotés parmi ceux qui supplient la directrice de leur dénicher une place: « Dites bien au moins que je suis une personne *stylisée* », recommande anxieusement une pauvre nigaude qui aspire à être femme de chambre de bonne maison. — Et ce garçon balourd qui d'une voix empâtée adjure Mme Leuba, en train de téléphoner à un patron éventuel: « Dites au moins que je suis un type dégourdi. » — Quand on donne à une pauvre vieille dame une adresse rue du Coq d'Inde, à Neuchâtel, elle revient toute éplorée: « J'ai pourtant bien écrit, comme vous l'aviez dit, à M. Coq, rue d'Inde, et il ne me répond pas. » — On en rit, de ces éberlués, mais les larmes ne sont pas loin, n'est-ce pas?

« Nous avons une réunion de couture, raconte la directrice; on y fabrique des vêtements pour nos protégés, on n'y potine pas et on y lit à haute voix le *Mouvement Féministe.* » Que voilà donc une réunion de couture sympathique, je dirais même unique!

Si j'ajoute que les fiches de l'O. S. éclairent aujourd'hui près de deux mille familles ou individus isolés, qu'il se fait par trimestre

Silhouettes féminines

I. Cecilia Beaux.

On sait qu'à la suite d'un plébiscite très minutieusement préparé, les femmes américaines ont désigné douze femmes contemporaines, chacune représentant une face de l'activité féminine, comme la plus remarquable et la plus célèbre parmi celles qui exercent cette activité, et qui en sont en quelque sorte le prototype. La femme politique avait été personnalisée par Mrs. Chapman Catt; la femme artiste peintre l'a été par Cecilia Beaux. C'est cette dernière que nous faisons connaître aujourd'hui à nos lecteurs, d'après une étude signée de Mildred Adams, qu'a publiée notre confrère *The Woman Citizen,* de New-York.

Cecilia Beaux naquit à Philadelphia d'un père français et d'une mère américaine qui mourut en la mettant au monde. De son père elle hérita le goût de la beauté et le plus incontestable tempérament d'artiste; de sa jeune mère l'intelligence vive et aussi l'ombrageuse conscience d'une puritaine. Et l'on imagine aisément la valeur, mais aussi le poids de ce double héritage si contradictoire et l'effort que dut accomplir la petite enfant d'abord, l'adolescente ensuite, pour faire servir à son harmonieux développement l'artiste et la puritaine qui s'agitaient en son âme.

Son éducation fut entièrement puritaine, cela est certain: une grand'mère maternelle, des oncles et des tantes siégeaient en un formidable conclave familial et dirigeaient ses efforts enfantins. Calmement, fermement, le conclave exigea beaucoup de la petite Cecilia et la plia à l'habitude du travail bien fait. La musique ne disant rien à l'enfant, une des tantes suggéra de lui faire enseigner les éléments du dessin. Cecilia copia des modèles lithographiés de têtes antiques avec toute la conscience de la bonne petite fille qu'elle était, et fit si rapidement des progrès, en dépit de la pauvreté d'un tel enseignement, que la question se posa si oui ou non elle allait pouvoir fréquenter une véritable école d'art. Mais un oncle à l'ancienne mode opposa un veto que Cecilia n'osa discuter; dans l'éducation d'une jeune demoiselle accomplie ne pouvait être introduite la reproduction de nudités!

Renoncer à la peinture, Cecilia ne pouvait s'y résoudre et elle partagea son temps entre les portraits faits d'après les photographies de parents mâles ornés de barbes patriarcales et les études de fossiles dont elle illustra un livre scientifique. Pour éviter de se spécialiser dans les fossiles, Cecilia eut enfin la bonne idée d'un cours privé de peinture pour elle et quelques amies, et c'est de ce groupement artistique et juvénile qu'elle envoya à une exposition de l'Académie des Beaux-Arts de Pensylvanie un portrait qui décrocha le premier prix. Mais ce succès ne parvint pas à convaincre la si distinguée famille de Miss Beaux, et surtout pas l'oncle vénérable, que de si brillantes dispositions méritaient bien quelque accroc aux principes d'une éducation conforme aux traditions. Il fallut quatre années encore pour obtenir l'autorisation de travailler à Paris, à l'académie Julian où professaient alors Robert Fleury et Bouguereau.

La jeune artiste ne revint à New-York qu'en 1890, et six ans plus tard les portraits qu'elle envoya d'Amérique au Salon de Paris secouèrent d'enthousiasme la grande ville. Les critiques d'art louèrent à l'envi sa technique excellente, sa personnalité charmante, et remarquèrent que la France n'avait alors pas un portraitiste de semblable valeur à opposer à la jeune Américaine.

Et depuis lors, la carrière artistique de Miss Beaux se déroule en une impressionnante série de beaux portraits. Elle excelle à évoquer la fraîcheur d'un enfant, la grâce alerte d'une jeune fille, la distinction racée d'une jeune femme; mais ses portraits d'homme lui ont valu une gloire bien méritée. Sa peinture est fluide; elle

environ 1800 tentatives de placements, 250 prêts, 150 consultations ordinaires et 190 confidentielles, qu'on s'est occupé de 300 cas de chômage, qu'on a donné 350 renseignements, obligeant ainsi 650 hommes et 760 femmes, chacun pensera comme moi que la place de directrice de l'Office n'a rien d'une sinécure. Sachons gré à Mme Leuba de faire apprécier le labeur d'une femme, car elle travaille ainsi à faire avancer une cause qui lui est aussi chère qu'à vous ou à moi, celle du droit féminin.

JEANNE VUILLIOMENET.

De-ci, De-là...

L'Institut Gauntlett.

Nombre de nos lectrices qui ont participé au Congrès international suffragiste à Genève, en 1920, se rappellent certainement Mrs. Gauntlett, la délicieuse déléguée japonaise, dont le riche costume et la souriante bonne grâce tentèrent maintes fois l'objectif des photographes, et dont la conversation à la fois sérieuse et enjouée et les convictions très féministes firent impression sur toutes celles qui eurent le privilège de s'entretenir avec elle.

Aujourd'hui, Mrs. Gauntlett nous écrit pour nous recommander l'œuvre qu'elle a fondée à Tokio et qui porte son nom. « The Gauntlett Sewing Institute » s'occupe de la protection morale et économique des jeunes filles à Tokio, protection que la catastrophe de l'autre automne a rendue plus nécessaire que jamais. Par des cours pratiques de couture, de coupe, de broderie, de tricotage, etc., cet Institut a mis en main de nombreuses jeunes filles (cinquante en une année) le moyen de gagner honnêtement leur pain — et souvent aussi celui de leur enfant; et non content de leur donner cette formation professionnelle, il pratique également un service de placement, qui fonctionne aussi pour les jeunes chômeuses. Le Comité, qui s'entoure des conseils d'un médecin et d'un juriste, recommande chaudement son œuvre, à laquelle on peut venir en aide, soit en lui faisant des commandes d'ouvrages, soit en lui envoyant des élèves payantes, qui aident de cette façon-là à l'entretien général.

Tokio est malheureusement un peu loin de notre Suisse, où les besoins et les misères sont nombreux aussi; cependant, pour celles qui se souviennent du sourire de Mrs. Gauntlett, voici son adresse: 35, Hyakuninmachi, Okubo, Tokio.

La première avocate bâloise.

Mlle Ruth Speiser, Dr en droit, vient de passer ses examens d'avocat à Bâle. C'est la première fois que le cas se présente dans cette ville, bien que les études juridiques y soient depuis longtemps accessibles aux femmes. Pourquoi donc n'en profitent-elles pas davantage?

Ce qui n'empêche pas que nous n'adressions toutes nos félicitations à la nouvelle avocate.

Une « inventrice » de quinze ans.

D'après le *Quotidien*, une nouvelle découverte extrêmement importante pour le développement de l'automobilisme, celle d'un carburant de prix presque nul, l'iroline, est due à une jeune fille de quinze ans, Mlle Irène Laurent. C'est au cours des travaux qu'elle fait avec son père, chimiste distingué, tout en préparant son brevet supérieur, qu'elle a eu l'idée de dissoudre de l'irol dans de l'eau sucrée pour obtenir le carburant cherché depuis longtemps. « Mais dites bien, ajoute-t-elle avec une modestie charmante, que naturellement papa a beaucoup travaillé encore après pour mettre ma découverte au point. »

Conseil National de Femmes italiennes.

L'Assemblée annuelle de ce Conseil, qui a eu lieu à Rome sous la présidence de la comtesse Spaletti-Rasponi, a présenté un vif intérêt, tant par les travaux qui y ont été lus, que par les discussions auxquelles ils ont donné lieu. Relevons notamment un rapport de la comtesse Riva Sanseverino sur la création d'un service féminin obligatoire d'assistance civile (l'idée de M. Waldvogel réapparaissant ainsi sous d'autres cieux); la proposition de Mlle Ponzo-Vaglia d'évaluer le travail domestique de la femme, jusqu'ici toujours économiquement sous-estimé ou même ignoré; et celle de Mme Pontecorvo, avocate, relative à la protection légale du travail à domicile. Deux résolutions dans ce sens ont été votées à l'unanimité par l'Assemblée.

La Quinzaine féministe

France. - Italie. - Aux Chambres fédérales. - Les maisons de tolérance à Genève.

Il a été question de bon nombre de sujets d'intérêt féminin, cette dernière quinzaine, dans différents Parlements. Cela prouve que l'Idée marche — même là où les législateurs promettent dur comme le fer de parler d'elle, puis... trouvent tout doucement le moyen de l'écarter de leurs délibérations! Tel a été le cas notamment en France, où, après mille peines, les suffragistes et leurs amis parlementaires avaient obtenu que la question du suffrage féminin municipal fût inscrite à l'ordre du jour de la séance du mardi 17 mars: les adversaires, usant de la tactique bien connue dans l'histoire féministe anglo-saxonne, parlèrent si longtemps de betteraves et de ceux qui les cultivent, qu'il fallut renvoyer la discussion sur le suffrage au vendredi suivant. Et ce jour-là encore, le passage

---

aime détacher des blancheurs sur des fonds blancs; elle sait aussi révéler l'âme de ses modèles, les nuances de leur esprit, les drames de leur conscience, les ardeurs de leur tempérament.

J'ai sous les yeux un portrait de Cecilia Beaux elle-même; l'artiste n'est plus une très jeune femme, elle a une beauté froide, sévère, et des yeux qui doivent percer tous les voiles, des yeux qui ont su voir mieux et plus loin que les autres yeux; mais comme Cecilia est une femme très avisée, elle n'a certes pas reproduit, pas *dénoncé*, tout ce que son regard a su découvrir.

Dans son grand atelier élégant de New-York, comme dans sa retraite d'été perdue dans une grande forêt, elle reçoit aimablement et parle de tout sauf d'elle-même, avec une vivacité, un esprit et un choix d'expressions tout à fait remarquables: « Je ne suis pas pour rien une fille des troubadours », dit-elle en riant et en faisant allusion à ses ascendants français.

Si les femmes américaines ont rendu justice à l'artiste en déclarant hautement sa grande valeur, les Américains ne lui marchandent pas les justes éloges, et l'un d'eux, un peintre aussi, écrit: « C'est une véritable artiste à la vision merveilleuse, un génie créateur, un esprit et un cœur largement compréhensifs, une âme qui domine l'art au lieu d'en être l'esclave. »

II. BÉATRICE HARRADEN. [1]

Une femme petite, plus très jeune, mince, alerte, turbulente même et indomptable comme un oiseau sauvage, le sourire bon, l'œil pénétrant. Elle a grandi au milieu d'artistes, de musiciens, gens d'esprit génial et de caractère tolérant, avec aussi quelques petits défauts. Comme elle les peindra bien dans ses romans à venir, ces grands enfants, artistes désintéressés, que ne rebutent ni la pauvreté, ni le dur labeur, mais égoïstes, envieux et vaniteux à leurs heures!

Le père de la petite Anglaise était en avance sur son époque, car il trouvait tout naturel qu'une jeune fille reçût la même éducation qu'un jeune homme, et Béatrice fit son « bachot » à l'Université de Londres. Elle n'était que la quarantième jeune fille de son pays ayant fait des études aussi complètes.

Ces distinctions obtenues, Béatrice n'a pas une hésitation sur sa vocation: elle a toujours « gribouillé », comme elle dit; son entourage l'a de tout temps encouragée à gribouiller; elle écrira des livres, c'est décidé. Elle commence par ouvrir tout grands sur la vie ses yeux perçants, elle voyage un peu, et comme d'autres jeunes filles récoltent les fleurs à mains pleines, elle assemble des documents, note des paysages, lie des gerbes d'impressions...

« Monsieur l'éditeur, voici mon premier livre, le voulez-vous? » — « Mademoiselle l'auteur, votre livre n'a qu'un volume, il est trop court. Le lecteur anglais lit des romans dilués en trois volumes, ou bien il n'en lit pas. » — En 1893, Béatrice vendit enfin à un éditeur moins respectueux des traditions, et pour cinq cents francs, *Ships that pass in the night* [1], c'est-à-dire *Des bateaux qui se croisent dans la nuit*, c'est-à-dire encore *Vies qui réunies seraient une harmonie, mais que les circonstances ne réunissent pas.* Ce petit livre, intensément mélancolique à pincer le cœur, fut suivi de quelques autres, quatorze en tout, non moins poignants, non moins vivants.

L'auteur écrit sans hâte. Elle pense avec Hardy que si la page reste blanche après une journée de méditation, la journée est loin d'être perdue. Et puis la grande guerre fait tomber la plume de ses doigts. Béatrice Harraden travaille alors dans les camps de réfugiés belges, elle s'occupe des bibliothèques pour les Tommies malades; depuis l'armistice, les œuvres de secours aux enfants et aux Polo-

[1] D'après une étude biographique parue dans *Times and Tide*, 1925.

[1] Traduit en français sous le titre de *Des ombres qui passent.*